

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 7 (1874)

Artikel: La crise théologique en Amérique : ou le scepticisme moderne

Autor: Blauvelt, Auguste

Kapitel: I: Ce qu'il est en lui-même et ce qu'il signifie pour nous

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA

CRISE THÉOLOGIQUE EN AMÉRIQUE

OU

LE SCEPTICISME MODERNE¹

I. Ce qu'il est en lui-même et ce qu'il signifie pour nous.

Par *scepticisme moderne* nous entendons non-seulement cette incrédulité qui nie le christianisme, mais aussi cette croyance positive à quelque forme de foi, religieuse ou autre, hostile au christianisme, dont l'influence prépondérante se fait aujourd'hui sentir à un si haut degré dans les pays chrétiens de l'ancien monde. Avant de rechercher en quoi une forme particulière du scepticisme peut nous intéresser pratiquement en Amérique, deux ou trois points réclament notre attention. Et d'abord : est-il vrai qu'il existe aujourd'hui à l'endroit du christianisme une certaine incrédulité, et à l'égard de quelque forme de foi religieuse ou autre, hostile au christianisme, des croyances largement répandues dans les contrées chrétiennes dont nous parlons ? Par exemple, qu'en est-il en Angleterre ?

« A ce moment, disait Froude en 1863, un doute général s'avance comme un ouragan qui obscurcit le ciel. Ceux qui tiennent le plus obstinément à la foi dans laquelle ils ont été

¹ Le travail que nous reproduisons ici, publié vers la fin de l'été dernier dans un recueil littéraire des plus répandus des Etats-Unis, *Scribner's Monthly*, a provoqué une de ces émotions profondes qui font événement et amènent une crise. C'est à ce titre seulement que nous le reproduisons ici, nous réservant de l'apprécier prochainement peut-être, en signalant les controverses auxquelles il a donné lieu. Disons seulement que la *Revue* ne doit en rien être rendue solidaire du supranaturalisme rationnel qui s'étale à la fin de cet article avec une complaisance et une naïveté qui sont vraiment d'un autre monde.

élevés, confessent eux-mêmes leur anxiété. Ils savent ce qu'ils croient, mais pourquoi ils le croient, ou pourquoi ils demanderaient aux autres de le croire, ils ne peuvent le dire, ou ne peuvent tomber d'accord sur ce point. » « Aucun de ceux qui savent, disait Liddon en 1866, ce qui fait le sujet de la conversation journalière, et qui sont quelque peu au courant du ton de quelques-uns des principaux organes de l'opinion publique, ne peut douter du fait d'un ébranlement général de la foi religieuse. » Nous voyons de même le Rév. lord évêque de Gloucester et Bristol parler en 1870 des « formes courantes de l'incrédulité chez les classes instruites ; » du « scepticisme et de l'incrédulité qui ont été pendant ces dernières années distinctement observables dans toutes les classes, » et d'autre part, « des hommes des degrés inférieurs de la société qui sont exposés aux dangers menaçants produits par cette diffusion habilement opérée des principes incrédules, l'un des signes les plus tristes et les plus sérieux de notre époque. » Le Rév. lord évêque de Winchester disait plus récemment encore : « Le doute est partout ; des tendances sceptiques se drapent de la forme narrative ; elles éclatent dans des essais ; elles colorent notre philosophie physique ; elles se mêlent à notre théologie courante même. »

Le 21 décembre 1872 encore, le premier ministre Gladstone disait dans un discours à l'université de Liverpool : « Dans une occasion comme celle-ci, j'aurais désiré, mes jeunes amis, ne pas m'arrêter d'une manière marquée sur les difficultés que vous aurez à rencontrer. Mais les circonstances du temps ne sont point ordinaires ; et l'une d'entre elles est si importante que la jeunesse ne peut longtemps jouir à son égard de son privilége d'ignorer le mal ; le mal est en même temps si formidable que la jeunesse a réellement besoin d'être prévenue du danger : je fais allusion à l'extraordinaire et vaniteuse manifestation dans notre temps, et spécialement dans l'année qui va finir, des formes les plus extrêmes d'incrédulité. »

Quelque mauvaise que fût la situation du christianisme traditionnel en Angleterre en 1863, elle est donc encore plus alarmante aujourd'hui. Et ce qui est vrai de l'Angleterre à

cet égard est plus ou moins vrai également de toutes les autres contrées chrétiennes de l'ancien monde.

Ceci nous amène à considérer un autre point d'une grande importance, savoir si cet ébranlement presque universel dans les autres pays chrétiens, touche à quelque dogme du christianisme suffisamment vital et fondamental, pour exciter l'alarme en Amérique, à supposer même qu'il en fût déjà à gagner du terrain chez nous. « Nous ne pouvons prévoir, dit le Rév. M. Froude, écrivain anglais, l'exacte influence des découvertes scientifiques sur la foi religieuse de l'avenir ; mais il est clair qu'une fois de plus les hommes vont être amenés face à face avec les plus profondes questions de croyance religieuse, et il est vraiment triste de constater l'absolue ignorance du public religieux et de ses guides quant à la vraie nature de la crise qui approche. Le fait que le dernier livre de Darwin (« la Descendance de l'homme ») est venu surprendre le monde religieux au milieu de vifs débats au sujet de rites et de rubriques, de questions ecclésiastiques et cérémonielles, donnait un triste augure du résultat de la bataille. » Et le duc de Somerset n'exagère pas quand il déclare que « les différences des sectes chrétiennes perdent leur importance en face des problèmes beaucoup plus graves qui attirent l'attention de la société cultivée. »

Prenons par exemple, pour commencer, l'état actuel des sentiments et des convictions dans l'ancien monde quant à la Bible. « L'ancienne réformation, dit Strauss, avait un avantage en ceci que ce qui semblait alors intolérable appartenait entièrement aux doctrines et pratiques de l'église, tandis que la Bible et une discipline ecclésiastique simplifiée suivant ses préceptes, offrait une compensation qui paraissait suffisante. L'opération de trier et de séparer était aisée ; et la Bible, continuant à être un trésor incontesté de révélation et de salut pour le peuple, la crise quoique violente, n'était pas dangereuse. Maintenant, au contraire, ce qui restait alors comme l'appui des protestants, la Bible même, avec son histoire et ses enseignements, est mise en question ; le triage doit maintenant être appliqué aux propres pages de l'histoire.

Ce n'est pas tout : il n'y a pas bien longtemps, les amis de Christ, à Brême, sentirent le devoir de faire des efforts spéciaux pour « éveiller ou affermir par le moyen de séances scientifiques populaires une plus large conviction de la vérité de l'ancienne foi à la Bible. » Bien plus : « Il serait inutile de nier, observe le Rév. C.-A. Row, que des questions du plus profond intérêt ont été soulevées au sujet des deux Testaments ; il est impossible de refuser de les écouter, et tarder à le faire est dangereux pour la foi des multitudes. Plusieurs de ces questions sont de la plus sérieuse importance, et n'ont pas encore été l'objet d'une investigation complète, elles n'ont pas reçu une solution adéquate. Les multitudes sentent ces difficultés, et soupirent après leur solution. » « La vérité de l'histoire de l'évangile, dit Froude est maintenant (1863) plus généralement mise en doute en Europe que jamais depuis la conversion de Constantin. Tout homme habitué à penser qui a été élevé en chrétien, et désire rester un chrétien, mais qui connaît quelque peu ce qui se passe dans le monde, voudrait qu'on lui dit quelle preuve le Nouveau Testament peut invoquer en sa faveur. L'état de l'opinion prouve de lui-même que les arguments présentés jusqu'ici ne produisent aucune conviction. Toute autre histoire miraculeuse est discréditée comme légende, quelle que soit l'autorité sur laquelle elle semble reposer. Nous réclamons qu'on nous montre de bonnes raisons pour maintenir la grande exception..... Nous ne pouvons qu'espérer et prier que quelqu'un puisse nous donner une édition des évangiles dans laquelle les difficultés ne soient ni éludées avec une négligence commode, ni présentées avec une indifférence affectée. On annonce un commentaire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Si ces difficultés sont traitées d'une manière honnête et avec succès, l'église peut recouvrer sa suprématie sur les intelligences du pays : sinon l'archevêque qui en a pris le commandement aura conduit le vaisseau directement sur les récifs. »

Depuis que Froude a écrit cela en 1863, l'Angleterre a pu profiter d'une partie du commentaire de Speaker, auquel il est fait allusion plus haut, et des divers autres ouvrages de valeur

sur la question biblique moderne. Mais, dit le duc de Sommerset, en 1871 : « Les savants efforts pour dissiper l'obscurité ont accru le doute. » — « Avec un ardent désir d'arriver à quelque résultat satisfaisant, l'étudiant examine histoires du christianisme, introductions au Nouveau Testament, harmonies des évangiles, ouvrages d'apologétique, vies de Jésus, traités sur la nature et la personnalité de Christ et autres ouvrages dont le but est d'éclairer ce mystérieux sujet. Après tout son labeur, il s'aperçoit que l'histoire devient de moins en moins distincte, à mesure que l'investigation est plus profonde et plus rigoureuse. Chaque nouvelle publication prouve que son auteur estime les précédentes explications fausses ou insuffisantes ; et sa réfutation des solutions précédentes est ordinairement la partie la plus concluante de son ouvrage. L'étudiant est malgré lui forcé d'admettre que les matériaux pour une vie de Jésus digne de confiance, n'existent pas. » En d'autres termes, sur la question des Ecritures et même sur celle des évangiles eux-mêmes, les savants marquants en Europe sont aujourd'hui, et en nombre qui augmente constamment d'année en année, plus profondément plongés dans un doute sans espoir, dans le scepticisme. »

Et maintenant un dernier pas de plus : « De nouvelles hypothèses spécialement au sujet des trois premiers évangiles, dit Strauss, se succèdent avec tant de rapidité, et sont soutenues et attaquées avec tant d'acharnement, que nous oubliions presque qu'il y a quelque chose d'autre à considérer ; et la controverse menace si bien d'être sans fin, que nous commençons à désespérer d'arriver jamais à une claire compréhension quant au problème capital. Il consiste en ceci : que dans la personne et les actes de Jésus on ne tolère aucun reste de supranaturalisme, rien qui puisse peser sur les âmes du poids d'une autorité arbitraire inscrutable. » C'est-à-dire, d'après l'aveu de Strauss, que les récentes attaques sur les Ecritures visent à travers les Ecritures elles-mêmes les miracles de Christ. Et non-seulement cela, mais ces attaques, même par rapport aux miracles de Christ, ont encore un but plus profond, celui de dépouiller le monde chrétien de la foi en Christ lui-même,

comme personne surhumaine, dans une relation d'autorité surhumaine et divine avec la vie présente et la destinée future des hommes. Et il est presque inutile d'ajouter que pour des foules immenses, spécialement en Europe, les miracles de Christ ne sont aujourd'hui que des additions mythiques à sa vie réelle ou de simples tours de thaumaturge, auxquels il s'est prêté plus ou moins, jusqu'à engager même sa responsabilité. Du reste c'est depuis longtemps un axiome des plus communs de la nouvelle théologie européenne que Jésus n'était qu'un simple homme.

Dans un article sur « les miracles de Christ considérés scientifiquement¹ » nous relevions et corrigeions l'erreur très répandue de ceux qui supposent que les chefs du scepticisme moderne, tels que Strauss, Renan, Herbert Spencer, sont panthéistes, matérialistes ou athées. Mais qu'est le Dieu de Strauss ? « A la place de Dieu, il nous offre, dit M. Gladstone, ce qu'il appelle le Tout ou Univers. Ce Tout ou Univers n'a, nous dit-il, ni conscience ni raison. Mais il a de l'ordre et des lois. Il le croit propre, par conséquent, à être l'objet d'une nouvelle, et vraie piété, qu'il réclame pour cet Univers, semblable à celle que les dévots de l'ancienne mode accordaient à leur Dieu. Si quelqu'un repousse cette doctrine, c'est pour la raison du Dr Strauss une absurdité et pour son sentiment un blasphème. » Quant au Dieu de M. Renan, il est, dit-il « l'éternel fondement, » « l'infini, » « la substance, » « l'absolu, » « l'idéal, » « ce qui subsiste, » « ce qui est. » C'est le père, dit-il, du sein duquel tout sort et au sein duquel tout retourne.... Est-il libre ? Est-il conscient et absolu ?.... On ne peut répondre ni *oui*, ni *non* à ces sortes de questions. Ces termes impliquent une illusion absolument incurable, la tendance à transporter à l'infini les conditions de notre existence finie. — Et le Dieu de Herbert Spencer, quel est-il ? — « La cause inconnue, » « la réalité inconditionnelle, » « la persistance de la force, » « l'être absolu, » « la réalité dernière, » « l'incognoscible. »

Telles sont donc, pour ne pas nous appesantir davantage sur les détails, la gravité, l'importance vitale des points débattus

¹ *Scribner's Monthly.* Mars 1873.

entre les écoles sceptiques de l'Europe et la foi et le système traditionnels chrétiens. Toutes les questions concernant les formes et cérémonies purement extérieures du christianisme qui peuvent agiter ou même constituer une secte ou une église chrétienne, quoique vitales, sont comparativement insignifiantes. Les questions les plus considérables du christianisme, soit qu'elles soient encore débattues, soit qu'elles aient été tranchées à la réformation, ne doivent pas occuper notre esprit un seul instant à une époque aussi périlleuse pour la religion que la nôtre. Les Ecritures chrétiennes, les miracles chrétiens, le Christ chrétien, le Dieu chrétien, tout cela est maintenant cité en jugement à la barre de la pensée et de la culture modernes. Froude peut dire avec raison, au sujet des chrétiens en tous lieux « qu'il s'agit de la vie même de nos âmes dans les questions qui ont été soulevées. » Le Dr Uhlhorn peut ajouter que « le débat ne porte plus sur de simples questions, telles que de savoir si c'est telle ou telle conception du christianisme qui est la plus exacte, mais que l'existence même du christianisme est en cause. » Gladstone peut aller plus loin et déclarer que « ce n'est plus seulement l'église chrétienne, la sainte Ecriture ou le christianisme qui sont attaqués. On proclame hardiment l'intention de faire pour la racine comme pour les branches et de couper les liens qui, sous le nom toujours vénérable de religion, unissent l'homme au monde invisible et illuminent les luttes et les malheurs de la vie par l'espérance d'une patrie meilleure. »

Après avoir ainsi bien reconnu l'existence et le caractère fondamental de l'ébranlement religieux moderne en Europe, arrêtons-nous un instant plus spécialement sur son influence populaire et en réalité presque universelle. Ainsi Froude nous parlait d'un « doute général, » Liddon d'un « ébranlement très répandu » et l'évêque de Gloucester et Bristol du « scepticisme et de l'incrédulité de toutes les classes, » pendant que l'évêque de Winchester affirmait que le « doute est partout. » L'écossais Macpherson est plus direct et plus précis encore : « Ce débat au sujet du fondement de la foi religieuse n'est pas restreint, dit-il, comme c'était ordinairement le cas, à certains cercles

d'esprits spéculatifs.... La presse, dont l'influence est aujourd'hui si puissante, a entraîné riches et pauvres, instruits et ignorants dans ce grand conflit. » Le professeur Hurst observe au sujet de la *Vie de Jésus* de Strauss que, « ayant été reproduite en éditions à bon marché, elle fut lue par les étudiants dans chaque université et dans chaque gymnase, par les voyageurs sur les bateaux du Rhin ou dans les hôtels des montagnes et par mainte famille. Les écoliers mêmes, imitant l'exemple de leurs ainés, employaient leurs heures de loisir à cette lecture. Les plus obscurs journaux de province en contenaient de longs extraits, et rivalisaient entre eux pour la défense ou l'attaque de ses thèses. Passant les frontières allemandes, cet ouvrage fut publié complet ou abrégé dans toutes les principales langues d'Europe. La sage Ecosse elle-même, incapable d'échapper à la contagion, fit une édition populaire de « cette œuvre incendiaire. » On peut en dire autant de la *Vie de Jésus* de Renan, de l'*Ecce Homo* de Seeley, etc. Puis, comme le dit le Dr Uhlhorn, « le cercle dans lequel sont lus les livres qui attaquent le christianisme est comparativement restreint.... Mais le cercle où ces écrits ont au moins une influence indirecte est bien plus grand. Cette influence s'exerce par la presse périodique. Les journaux quotidiens et hebdomadaires, les revues mensuelles s'emparent du sujet comme actuel et communiquent, d'une manière brève et populaire, les prétendus résultats de ces écrits. De là naît une sorte d'opinion publique sur le sujet, et une certaine incertitude au moins sur la solidité des fondements du christianisme acquiert une large influence. M. de Pressensé fait observer que la forme de scepticisme qui se développe est dans l'air même que nous respirons, que les publications les plus légères lui servent d'auxiliaires, que nouvelles et journaux rivalisent en cela; de courts articles de revues habiles à donner grâce et piquant à la science, la présentent avec des arguments qui ont l'air fort. Un pareil état de chose est critique et mérite sérieuse considération. Si ceux qui sont convaincus de la divinité du christianisme s'endorment dans une fausse et fatale sécurité, ils doivent se préparer, dit-il, à payer cher leur paresse, aussi bien que l'église et que

l'humanité, qui ont réciproquement besoin l'une de l'autre ; on n'entendra plus que la voix du scepticisme et les désastreuses assertions de l'incrédulité passeront pour des axiomes. Le temps est arrivé de le dire maintenant : en Amérique aussi, ceux qui sont convaincus de la divinité du christianisme ne doivent pas se faire illusion comme si cet état critique des choses n'appelait la sérieuse attention que de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Comme le remarquait déjà en 1865 le professeur Hurst : « Il y eut un temps où le rationalisme n'intéressait l'église protestante qu'en Allemagne. Mais ce jour est passé maintenant ; il a pris une importance qui ne saurait être méconnue par des pasteurs américains. »

Déjà en 1865 le professeur Fisher déclarait que « plus d'un savant chrétien se faisait illusion sur la force comparative du parti incrédule. Ils ne prennent pas garde à la forme plus subtile que le scepticisme a revêtue. Ils ne s'aperçoivent pas qu'il nous entoure comme une atmosphère. Ils ne se doutent pas avec quelle profusion les semences d'incrédulité sont répandues par des livres et des journaux qui trouvent le meilleur accueil même dans des familles chrétiennes. Ils ne saisissent pas l'importance du fait qu'un si grand nombre de guides de l'opinion sont, pour ce qui ne concerne pas proprement la religion, partisans de l'école sceptique ou pour le moins en exposent les idées. »

Depuis 1865, toutes les plus profondes et savantes formes de l'incrédulité européenne ont passé sur nos côtes par un millier de canaux divers : livres, journaux, orateurs, rapports internationaux, etc., etc., on peut presque le dire, avec l'arrivée de chaque navire. Le vrai point de vue cependant pour juger notre position relativement au scepticisme moderne de l'Europe n'est pas de considérer ce qui concerne son état actuel ici, mais le degré de préparation du peuple en vue de ses rapides progrès futurs dans notre pays. Le professeur Tyndall disait dans son banquet d'adieu : « L'intérêt montré en faveur de mes conférences ne peut avoir été l'œuvre d'un moment. Toute manifestation pareille de sympathie publique doit avoir son prélude, durant lequel les esprits se préparent. Alors, au mo-

ment marqué, arrive quelqu'un qui, par hasard, touche un ressort qui permet à une tendance de se traduire en faits, à ce qui n'était que virtuel de devenir actuel. L'intérêt manifesté a été en réalité l'œuvre des années.... Le terrain a été préparé et la bonne semence répandue longtemps avant que je vinsse chez vous. » On se souviendra cependant que Tyndall ne vint pas chez nous simplement en physicien, mais en physicien qui avait déjà pris auparavant une position bien décidément anti-chrétienne sur beaucoup de questions vitales en religion. Le *Popular Science Monthly* nous rappelle entre autres que «juste au moment de partir Tyndall s'était exposé à la réprobation d'une grande partie du public en consentant à recommander le traité du Dr Thompson qui proposait le fameux « jaugeage des prières¹. » Il devint ainsi l'objet de vives attaques du monde religieux, et l'opposition qui s'éleva contre lui fut telle qu'on supposa que cet acte lui coûterait ses auditoires américains. » Bien plus, durant le cours même de ses conférences ici, le professeur Tyndall ne s'est pas donné la moindre peine pour déguiser ses doctrines anti-chrétiennes. Au contraire, presque dans ses premières phrases d'ouverture il proclama que : «Toutes les notions humaines de la nature ont quelque fondement dans l'expérience de l'homme. La notion de volonté personnelle dans la nature a également cette base. Dans la fureur et le calme des phénomènes naturels le sauvage voyait la reproduction des changements de sa propre humeur et, en conséquence attribuait ces phénomènes à des êtres de mêmes passions que lui, mais infiniment supérieurs à lui en pouvoir. » Ici l'un de nos principaux journaux religieux, le *Christian Intelligencer* s'écrie avec une sorte de sainte horreur : « Voici deux phrases, dans une leçon sur la lumière, qui ruinent pour nous de fond en comble toute la foi biblique en un premier homme innocent, en un monothéisme primitif, en une révélation primitive d'un Dieu personnel. » Pendant ce temps et par-dessus tout cela, le professeur se permit de prendre part à un débat religieux du moment, surtout avec les presbytériens, et

¹ On aurait prié pour des malades de certains hôpitaux et les médecins auraient apprécié les résultats obtenus.

d'une façon personnelle avec le rév. Dr Hall¹. Et pour combler la mesure, il fit insérer dans un journal scientifique et populaire d'Amérique, *Popular Science Monthly*, sa dissertation sur « La science et la religion, » où il réplique avec assez de violence à ceux qui l'ont vivement attaqué. Le point débattu était la portée médicale de la prière. La valeur et les défauts des opinions religieuses particulières du professeur Tyndall, comme physicien, ne rentrent pas dans le cadre de nos recherches actuelles. Tout ce que nous désirons dire c'est d'abord qu'au moins une partie de ses opinions religieuses comme physicien sont radicalement hostiles et subversives pour toute conception chrétienne courante du point spécial en question; secondelement que lorsqu'il vint chez nous ces vues anti-chrétiennes préoccupaient notre public et, dans l'exemple actuel, formaient même l'objet d'une controverse religieuse. Troisièmement que ses partisans eux-mêmes craignaient avant son arrivée que ce fait lui « coûtaît ses auditoires américains; » quatrièmement que pendant son séjour ici, il ne prit point la peine d'éviter les conséquences logiques de ses doctrines anti-chrétiennes, mais qu'il les lança à la tête des chrétiens comme un étendard de combat; et cinquièmement que malgré toutes ces considérations, *jamais on ne vit à New-York*, comme le dit avec vérité la revue populaire déjà citée, *d'assemblées pareilles à celles qui acclamèrent le professeur Tyndall et le suivirent durant tout son cours avec un enthousiasme soutenu*. Sans doute un journal (*The Galaxy*) a parfaitement raison de nous signaler comme explication partielle de ces succès d'une part « l'intérêt croissant pour les sujets généraux de science » et d'autre part le fait que «l'on connaissait le professeur Tyndall pour un homme

¹ Depuis la préparation de ces lignes, le *Pop. Science Monthly* a publié une note du professeur Tyndall, dans laquelle il repousse avec indignation l'accusation d'avoir dans ses conférences « attaqué la foi chrétienne et une grande partie de ses professants. » Cela prouve sans doute que le professeur Tyndall *n'a pas eu l'intention* de le faire, mais il reste certain qu'il fut généralement *supposé* avoir fait cette attaque. Et vu cette circonstance, les ovations populaires qu'il a reçues dans tant de nos principaux centres intellectuels ont une grande signification dans le sens que nous indiquons.

de premier rang parmi les savants, un homme de génie dans l'art d'exposer, un vrai poète de la nature. » Mais à côté de cela et de toute considération du même genre, le triomphe de Tyndall n'en conserve pas moins une portée religieuse qui donne à réfléchir. Ainsi, considérant la chose à ce point de vue, la *Revue scientifique populaire* se félicite non-seulement de ce que « le sentiment qui s'était élevé contre le professeur Tyndall juste avant son départ à l'occasion du jaugeage des prières ne lui a pas coûté ses auditoires américains, » mais elle ajoute encore : « Il y a vingt-cinq ans il n'en aurait pas été ainsi, mais telle a été la victoire gagnée sur le préjugé par la largeur des idées, que les auditoires du professeur Tyndall ont, dans toutes les villes où il a parlé, débordé de gens prêts à accepter la science pour ses mérites propres, sans la mêler avec des questions théologiques. »

Pour avouer donc la simple vérité on peut bien dire que ce n'était pas seulement pour le professeur Tyndall comme physicien, mais aussi pour lui comme physicien anti-chrétien que « le terrain avait été préparé et la bonne semence répandue dès longtemps » au milieu de nous. Dans ce sens aussi il n'a eu qu'à apparaître « comme par hasard » sur la scène « au moment marqué, » qu'à toucher un ressort qui a permis à ce qui n'était que tendance de se traduire en faits, de sorte que le sentiment public, passant du virtuel à l'actuel, le professeur a été reçu partout avec une sorte d'ovation populaire. Ce n'est pas à dire que tous, ou même la majorité de ceux par qui il a été ainsi reçu partout, fussent ses partisans religieux. Mais ces partisans ont été partout suffisamment nombreux, sympathiques et puissants pour donner le ton aux multitudes se groupant autour de Tyndall qui en était le centre scientifique et anti-chrétien. Et s'il en eût été autrement, dans quel but aurait-on répandu largement depuis quelques années parmi nos masses qui lisent et qui pensent, non-seulement les ouvrages du professeur Tyndall, mais aussi ceux de Darwin, Huxley, Herbert Spencer ? Ces semences ne doivent-elles jamais produire leur fruit dans notre vie religieuse aussi bien qu'intellectuelle ? Gardons-nous de le penser !

Puisque nous commençons à regarder la vérité en face, allons jusqu'au bout, et reconnaissons que les apôtres de la science en question se sont positivement emparés de nous, public américain qui lit et pense, pour nous procurer une forme de religion supérieure au christianisme, et qu'ils ont en outre la patience d'attendre que nous soyons suffisamment et scientifiquement préparés pour son acceptation. Ainsi, si nous en sommes venus à hésiter entre le Dieu personnel du chrétien et le Pouvoir inscrutable de Herbert Spencer, nous sommes mis en garde par le révélateur de ce dernier de « ne pas croire qu'il s'agisse d'un choix entre la personnalité et quelque chose d'inférieur à la personnalité, mais bien d'un choix entre la personnalité et quelque chose de supérieur. »

En même temps on nous concède, à nous penseurs chrétiens arriérés, que l'ancienne foi « est, dans un sens, la meilleure, — la meilleure pour ceux qui y tiennent, quoique non-absolument la meilleure. » « D'une façon générale, continue Spencer, la religion courante à chaque âge et dans chaque peuple a été une approximation de la vérité autant que cela était possible dans ce temps et dans ce pays-là... A chaque âge de l'évolution, les hommes sont obligés de penser dans les limites des pensées qu'ils possèdent... Et à l'heure qu'il est le refus d'abandonner une notion relativement concrète (le Dieu personnel de Christ et des chrétiens) pour une relativement abstraite (le Dieu inconnaisable de Spencer) implique l'incapacité de concevoir celle-ci, et prouve que le changement serait prématuré et dangereux... Peu de personnes, si même il y en a, sont aujourd'hui entièrement aptes à se passer des conceptions courantes. »

Par conséquent le Dieu chrétien « qui est relativement le meilleur » doit pour le présent servir à nous, la masse, mais le Dieu de la spéculation scientifique « qui est absolument le meilleur » est néanmoins certain d'avoir sa revanche complète dans la suite, c'est-à-dire à mesure que l'un après l'autre ses adorateurs parvenus à maturité se développeront scientifiquement dans les âges futurs. Ce ne sont point là des balivernes; Herbert Spencer n'est pas seulement un des plus puissants chefs de la pensée scientifique moderne en Europe. Il est actuellement assez puis-

sant en Amérique, non-seulement pour que ses importants ouvrages aient un cercle toujours croissant de lecteurs cultivés, mais encore pour avoir un organe mensuel considérable qui a réellement eu un grand succès. Au moins à son origine première, ce journal a été plus spécialement destiné à répandre et à défendre son système anti-chrétien de philosophie dans nos maisons chrétiennes. Ce n'est pas tout; pendant des mois entiers, le prof. Fiske de Harvard, ardent disciple de Spencer et en même temps l'un des hommes les plus distingués, des mieux doués et des plus droits parmi nous, a eu à sa disposition presque sans limites les colonnes de l'un des principaux journaux de New-York, pour y présenter dans une série d'articles tout à fait soignés ses vues sur la philosophie cosmique. Mais à la base de ces discussions sur la cosmologie par le prof. Fiske, voici les vues sur Dieu qui sont hardiment proclamées: « Dans la leçon précédente nous avons, dit-il, étudié la supériorité de la doctrine de l'évolution sur l'hypothèse théiste (par exemple le christianisme) d'un Dieu personnel, existant en dehors du monde des phénomènes et agissant sur lui par le moyen des attributs quasi-humains de l'intelligence et de la volonté... Nous sommes arrivé à la conclusion qu'elle n'est en aucune façon en état de survivre à l'établissement d'une philosophie cosmique basée sur la loi d'évolution... Du point de vue purement scientifique, l'hypothèse d'un Dieu anthropomorphe (par exemple le Dieu chrétien) apparaît non-seulement comme anti-philosophique, mais encore comme irréligieuse ou au moins grossièrement religieuse. Combinant donc les résultats, nous obtenons la formule suivante: *Il existe un Pouvoir, auquel on ne peut assigner aucune limite ni dans le temps ni dans l'espace, dont tous les phénomènes présentés à la conscience, sont des manifestations, mais que nous ne pouvons connaître que par ces manifestations.* » Quelle est cette merveilleuse puissance? continue le prof. Fiske: « Devons-nous l'appeler gravitation, ou chaleur, ou lumière, ou vie, ou pensée, ou unissant le tout dans une épithète synthétique, le nommer: force? Nous aussi comme l'ancien Israélite, ne pouvons prononcer le nom de Jéhovah. Le philosophe scientifique ne con-

naît réellement rien de la divinité, si ce n'est son omnipotence, comme le Pouvoir dont le monde toujours changeant des phénomènes est une manifestation multiforme. » Cette philosophie soigneusement distinguée « du positivisme, de l'athéisme et du panthéisme, du matérialisme, et de l'idéalisme, » et convenablement étayée par un vaste échafaudage de raisonnements profonds, constitue cette « phase de théisme si supérieure à la phase courante (chrétienne) que pour cette raison, nous (philosophes cosmiques) ne pouvons pas sans risque d'ambiguité lui donner le même nom. » C'est cette phase de théisme radicalement anti-chrétien, disons-nous, que, grâce essentiellement à H. Spencer, le prof. Fiske a hardiment placée à la base de ses leçons sur la cosmologie lues d'abord dans l'université de Harvard, puis publiées pour le grand public dans le *World* de New-York du 1^{er} mai au 1^{er} septembre 1871. Et non-seulement ces leçons parurent ainsi en quelque sorte comme un feuilleton à sensation : plusieurs les ont lues, plusieurs sans doute les ont presque dévorées, si l'auteur de cet article en juge par le fait que, peu de temps après leur publication, il fut impossible de retrouver le moindre vestige de ces numéros au bureau du *World*. N'est-ce pas là la preuve que nous sommes bien au-delà d'un simple état de préparation pour la réception populaire dans nos masses de lecteurs des points les plus fondamentaux et les plus vitaux de la pensée anti-chrétienne européenne ?

Si maintenant nous examinons un instant cette question vitale du point de vue bien moins important des idées chrétiennes sur l'Ecriture, nous arriverons précisément au même résultat que tout à l'heure du point de vue des idées chrétiennes sur Dieu. Par exemple : « La valeur historique que j'attribue aux évangiles, dit Renan, est maintenant bien comprise, je pense. Ce ne sont ni des biographies à la manière de Suétone, ni des légendes fictives comme celles de Philostrate ; ce sont des biographies légendaires. Je les comparerais aux légendes des saints... ou autres ouvrages du même genre. » M. Renan cependant ne fait pas le moindre effort pour démontrer son droit à traiter ainsi les évangiles dans sa *Vie de Jésus* comme

de pures biographies légendaires. Au contraire , il annonce simplement d'une manière générale qu'il n'a pas l'habitude de refaire ce qui a été fait et bien fait et que la critique de détail des textes des évangiles, en particulier, a été faite par Strauss d'une manière qui laisse peu à désirer; puis , ayant donné son opinion personnelle que les évangiles ne sont que des légendes il passe à sa discussion formelle de la vie de Jésus. Eh bien, construite sur cette base , sur la supposition non prouvée que les évangiles ne sont que des biographies légendaires, la *Vie de Jésus* de M. Renan a trouvé, d'après le prof. Schaff, une « circulation sans pareille, » non-seulement sur le continent européen, et en Angleterre, mais aussi en Amérique.

L'Ecce Homo est un autre ouvrage en vue. Dans ce volume extrêmement remarquable, mais aussi tout à fait anti-chrétien, le professeur Seeley met simplement les évangélistes au rang de « la meilleure classe de témoins historiques, dont la vérité a été fortement suspectée par les critiques, soit à cause des divergences internes, soit à cause d'innprobabilités intrinsèques de leur récit, » et il adopte la règle de ne jamais s'en référer « au quatrième évangile, » sauf uniquement « comme confirmation d'assertions qui se trouvent dans les autres évangiles. » Et pourtant cet ouvrage a déjà atteint dans les Etats-Unis une vente d'au moins trente mille exemplaires, seulement par le moyen des libraires américains. Ceci montre que les volumes dont il s'agit, à la base desquels les vues les plus anti-chrétiennes sur l'Ecriture sont adoptées presque comme un axiome, passent aussi couramment, et aussi tranquillement dans la circulation générale parmi nos masses, que ces autres volumes qui, sans avancer davantage de preuves, professent que la Bible est *verbatim et litteratim* la parole même de Dieu.

Que l'on considère donc la préparation très générale de nos masses qui pensent et lisent pour la réception plus ou moins entière des formes fondamentales de la pensée anti-chrétienne de l'ancien monde, et que l'on considère les progrès populaires qu'ont déjà fait ces pensées parmi nos masses, tout chrétien qui s'intéresse quelque peu à ce que les vues chrétiennes sur l'Ecriture, sur les miracles, sur Christ, sur

Dieu, survivent dans la future lutte pour l'existence, dans les esprits de toutes ces masses, tout chrétien, disons-nous, a de quoi s'alarmer. En effet non-seulement le public pensant de l'Amérique est prêt à prendre feu sur toutes ces questions et sur toutes les autres questions chrétiennes vitales, mais Strauss, Renan, Darwin, Huxley, Tyndall, H. Spencer, et d'autres, en personne ou par leurs disciples, ou bien par leurs ouvrages, conférences, essais, poèmes, romans même, s'insinuent dans ce public et ne cessent de souffler le feu avec la plus grande ardeur. Le feu y est donc : oui, les flammes ont déjà relui en tous lieux et se répandent maintenant partout. Si les chrétiens américains, si les avocats et hommes d'état, les hommes de lettres et autres laïques chrétiens de l'Amérique qui peuvent guider l'esprit public, et le clergé chrétien d'Amérique aussi, ne veulent pas en être dans dix ans au point où en sont ces mêmes classes de chrétiens en Europe, courant ça et là en se tordant les mains et se déchirant le cœur à la vue de l'extension terrible de cette désolation qui nous menace déjà, et cherchant presque assolés à sauver la foi et le système chrétiens d'une ruine et d'une destruction plus complètes, il faut que quelque chose soit fait par tous ces amis de Christ au milieu de nous, et cela avec intelligence, promptement et efficacement.

II. Que peuvent faire nos théologiens ?

Pour prendre une attitude intelligente à l'égard du scepticisme moderne, le clergé américain devrait avant tout éviter avec le plus grand soin toutes ces désastreuses illusions où tombèrent au point de départ, on n'en peut douter, presque tous les clergés d'Europe. Par exemple Froude dit en 1863 : « Les prélat-s instruits parlent de présomption de la raison humaine : ils nous disent que les doutes naissent de la conscience pécheresse, et de l'orgueil du cœur irrégénéré. » « Ils traitent les difficultés intellectuelles comme si elles méritaient plutôt d'être condamnées et punies que considérées et pesées. » « Et ils affectent en conséquence de mettre au rang de ridicule